REVUE DE PRESSE DU SPECTACLE LA PEUR DE STEFAN ZWEIG

ADAPTATION ET MISE EN SCENE : ELODIE MENANT

COMEDIENS : HELENE DEGY, ALIOSHA ITOVICH, OPHELIE MARSAUD

AVIGNON 2014 - AVIGNON 2015

RADIO :

Europe 1- Franck Ferrand :

Radio campus :

PRESSE PAPIER :

JOURNAL-LATERRASSE

Elle faisait partie de la distribution de *La Pitié dangereuse* lors du festival 2013. Aujourd'hui à la mise en scène, Elodie Menant revient à l'œuvre de Stefan Zweig avec *La Peur*. Une histoire d'amour, d'adultère et de chantage, qui nous entraîne dans l'univers d'un roman à suspense.

Crédit visuel. Elodie Menant, metteure en scène de La Peur.

« Si j'ai eu envie d'adapter et de mettre en scène un nouveau texte de Stefan Zweig, c'est parce que j'aime le style littéraire de cet écrivain. Il excelle dans la description des tourments émotionnels. Il capte, avec une subtilité et une finesse remarquables, les fragilités des hommes et des femmes. Tel un psychologue, il décrypte et invente les comportements de ses personnages avec une justesse extrêmement réaliste. J'aime ses histoires qui, théâtralement, sont d'une grande intensité dramatique. Et pour en venir à *La Peur*, ce qui m'intéresse particulièrement dans cette nouvelle, c'est le regard qui est porté sur la relation de couple.

L'univers du cinéma des années 1950

Irène et Fritz sont mariés. Ils forment un couple qui s'aime mais qui se perd, malgré des tentatives multiples de dialogues. Un couple qui, en dépit des années, ne se comprend plus. Stefan Zweig met en exergue une situation qui dérape et dont le contrôle devient impossible. Pour ma mise en scène, je me suis inspirée des films d'Hitchcock, des années 1950, de l'univers du cinéma. Je place le spectateur dans une position de voyeur, comme s'il regardait à travers une fenêtre. Je joue sur ce que l'on peut voir ou non, entendre ou non, sur des odeurs, sur des impressions de zoom. Cela, en faisant en sorte que le décor accompagne ce qui se vit dans le spectacle. »

Manuel Piolat Soleymat

……

VAUCLUSE HEBDO 2014

Stefan Zweig lui-même aurait applaudit à cette adaptation, tant le travail d'Elodie Menant est admirable. « La peur », c'est cette nouvelle qui retrace la descente aux enfers d'un couple qui bat de l'aile. Pour ce drame de l'intimité, le choix de la mise en scène relève peut-être du génie : un univers à la Hitchcock ! Comme dans « Fenêtre sur cour », on ne perçoit les scènes conjugales qu'à travers les fenêtres d'une maison. Les murs amovibles permettent de recomposer à l'envi les différentes pièces. Mais aussi, de figurer l'univers kafkaïen dont Mme Wagner s'est rendue prisonnière en trompant son mai. Pour le reste, c'est un sans faute : l'interprétation des acteurs est prodigieuse. Le désespoir de Mme Wagner, l'exaspération de son mari, l'écœurement de l'amante trompée, chacun des personnages résonne dans le spectateur avec une force sans pareille, emportant un morceau de lui, tel un miroir brisé.

.....

VAUCLUSE MATIN 2015

La salve d'applaudissements à la fin du spectacle reflète bien la qualité du travail mis en place pour cette adaptation de « La peur » de stefan Zweig. Un véritable travail d'orfèvre pour ce thriller psychologique mettant en scène un couple pris dans la tourmente de l'adultère. Le spectateur est tenu en haleine jusqu'au dénouement final qui emporte définitivement son adhésion. Des décors mobiles qui font corps avec les acteurs, des costumes choisis avec grand soin et précision et le brio de la mise en scène servent un trio de comédiens excellents et totalement investis de leur personnage. Le public est transporté par ce tourbillon, il sort conquis et comblé de la performance scénique de cette représentation.

.....

AVI CITY LOCAL NEWS 2015

L'amorce est pourtant banale : un couple aisé flotte au bord du désamour, en lutte contre le poison du quotidien, l'épouse oisive succombe et prend un amant… La femme de l'amant vient alors faire chanter l'épouse infidèle : là commence la spirale de la peur… Nous voilà happé complètement par tant de brio : une intrigue qui nous tient en haleine, un rythme soutenu, de l'émotion, une mise en scène variée et originale, un texte fin et intelligent. Il faut décerner une mention spéciale pour le jeu des acteurs qui semblent véritablement au faite de leur art, tant la justesse de leur jeu nous entraine dans le monde. Cette comédie faussement légère de Stefan Zweig, est un bijou. Véritablement. A voir absolument.

PRESSE WEB :

- **2015**

www.avignon-off.com La peur: thriller frissonnant

11 juillet 2015, In: Mes meilleurs spectacles 2015

« La peur » de Stéfan Zweig réussit le pari: adapter la nouvelle de l'auteur autrichien en une pièce haletante. Public conquis.

L'histoire prenante autour d'un adultère et d'un maître chanteur

Par Daniel Lys – Comment parler de la pièce sans en dévoiler l'énigme… La forme : une pièce policière avec un couple, un adultère et un maître chanteur. Classique. Là où l'écriture prend toute sa couleur, c'est que la coupable, Madame donc, ne peut avouer à son mari avocat ses écarts. Est-ce de la lâcheté, de la peur, de l'hypocrisie, l'amour existe-t-il encore ? Si oui comment ne pas tout gâcher ?

De l'intrigue, du sentiment un jeu d'acteur sublime

De l'intrigue, du sentiment, des passions qui se déchaînent, une fin étonnante, et un jeu d'acteurs sublime ! L'écriture est belle, réaliste, le jeu est direct. Madame est étonnante de vérité dans ses pleurs, ses crises de nerf, ses rires, ses mensonges. Lui est princier. Ça respire de tendresse, de sincérité. Un passage obligé par la case Stéphan Zweig qui nous emmène loin dans une réalité si proche… La défense n'est parfois pas à la hauteur et devient coupable sinon juge.

MON AVIS: J'ai passé un super moment embarqué dans ce qui est en fait un drame socio familiale tellement courant. Bravo aux acteurs et à la mise en scène, avec des décors

amovibles que bougent les acteurs durant la pièce. Que La Peur vous rassure, tout acte est défendable !

.....

www.crabedesarts.com La Peur - Avignon Off 2015

Pièce de théâtre palpitante et intelligente, "La Peur" déploie une ingénieuse mise en scène tout en mettant en avant la pertinence de l'histoire de Zweig !

Excellente adaptation d'une nouvelle de Stefan Zweig, *La Peur* paraît conçue pour le théâtre. En nous faisant découvrir le quotidien en perdition du couple Wagner incarné par Irene et Fritz, **Elodie Menant, adaptatrice et metteur en scène, nous offre du spectacle vivant, palpitant et profondément humain.**

Alors qu'Irène cherche l'attention de son mari Fritz, ce dernier, avocat préoccupé par ses affaires, ne parvient pas à déceler l'insatisfaction grandissante de son épouse. Dès lors, le spectateur va devenir le témoin du destin tragique d'Irène, une femme qui va tromper son ennui en prenant un amant. Mais cet acte qui pourrait passer pour anodin va entraîner la jeune femme dans une spirale de tourments intérieurs, surtout lorsque la compagne de son amant va la surprendre et la faire chanter.

Envoûtante Hélène Degy... ©Olivier Brajon

Avec une astucieuse scénographie constituée principalement de deux panneaux mobiles formant angles et matérialisant les cloisons de l'appartement des Wagner, Elodie Menant donne vie à l'environnement de ses personnages. En effet, en déplaçant les cloisons, les points de vue changent, tout comme notre perception des protagonistes. Le spectateur se voit tantôt à l'extérieur, regardant les personnages évoluer au travers de la fenêtre, tantôt à l'intérieur de l'appartement, au plus près d'eux, comme projetés dans leur quotidien.
En un pivotement de décor entre deux scènes, les personnages se retrouvent dans la rue basculés hors de leur demeure.

Le dispositif scénique est parfaitement exploité et ne sert pas uniquement d'accessoire, il traduit également l'émotion intérieure de ses protagonistes. Ainsi le piège dans lequel se retrouve Irène, et qui se ressert de plus en plus, va se matérialiser via les panneaux mobiles eux-mêmes, ces derniers allant peu à peu jusqu'à l'encercler, réduire son espace de jeu et la cloisonner en empêchant toute possibilité de fuite face à l'inévitable.

©Olivier Brajon

Concernant les comédiens, **Aliocha Itovitch** et **Hélène Degy** sont au départ un peu rigides et figés dans un texte qu'ils ne parviennent pas à pleinement s'approprier, mais l'écriture de Zweig aidant, au fur et à mesure des minutes, le spectateur se laisse porter par l'histoire et finit par totalement s'identifier, notamment au personnage d'Irène. Dès lors on craint pour elle, ses remords nous étreignent et on craint de la voir basculer dans la folie, d'autant que l'interprétation de la comédienne se révèle particulièrement efficace dans l'émotion débordante et la panique qui submerge crescendo son personnage tout au long de la deuxième partie. Sans oublier **Ophélie Marsaud**, bien que moins présente, dont le rôle est indispensable pour faire fonctionner l'impitoyable trio. Son aura et son insidieuse présence vont booster le suspense et l'angoisse latente de la situation.

Questionnant les conséquences de la trahison et du mensonge ainsi que leur effet boule de neige, *La Peur* est une franche réussite basée sur un twist final saisissant pour qui n'aurait pas lu la nouvelle de Zweig. **Un drame hautement recommandable et d'une belle maîtrise formelle !**

.....

http://lecture-spectacle.blogspot.fr

Cette année, c'est donc avec la Peur que je poursuis, dans une ambiance qui commence de façon légère, avant de tourner au cauchemar !

Loin du simple trio amoureux, ce sont les tourments de l'esprit qui sont au cœur de l'œuvre. La peur donc, et toutes ses déclinaisons, honte, regrets, chantage, ... punir... pardonner...

Entre manipulation psychologique, et rapports compliqués au sein du couple, ce qui pourrait être un vaudeville classique "la femme, le mari et l'amant" s'en éloigne très, très vite et bascule résolument du coté du drame psychologique noir!
C'est aussi une excellente peinture de la bourgeoisie viennoise de l'époque, et des rapports hommes-femmes dans un certain milieu.

Le tout mis en scène astucieusement, avec des décors mobiles, le spectateur devient voyeur, tandis que le piège se referme sur les protagonistes.
C'est bien mis en scène, c'est bien joué et c'est efficace !

.....

http://lepetitrenaudon.blogspot.fr ****

Nous l'avons vu, dans le même théâtre, juste après Andromaque : très bon choix qui permet de revenir sur terre en douceur mais de façon très judicieuse.
Le texte de Zweig commence comme une comédie Hollywoodienne des années 60, un peu légère, un peu futile. Puis, peu à peu, le propos, servi par deux excellents acteurs, s'alourdit, se dramatise : le sujet n'est pas l'histoire d'une épouse frivole mais belle et bien la peur, l'angoisse et le remords. Avec en arrière-fond, une réflexion que la vérité, bien si précieux dont l'époux, avocat, rêve au point de faire des folies pour l'obtenir de sa femme. Le décor, sur roulettes, tourne, virevolte et cerne l'évolution des sentiments de l'épouse magnifiquement interprétée par Hélène Degy dont la panique monte doucement, mais très efficacement, rendant la pièce haletante.
Quant à la chute, elle saisit et fait réfléchir également, bref une réussite !

.....

http://ck-revue-spectacles.blogspot.fr

La mésentente, la peur, la honte, tous les ingrédients dramatiques sont là pour que l'atmosphère sur le plateau devienne irrespirable. Les comédiens font monter la tension. Ils jouent au chat et à la souris. Qui trompe ? Qui ment ? Peu à peu la peur s'installe, la peur de perdre ou la honte d'être démasqué. L'intensité monte à son paroxysme, portée par le jeu des comédiens. Le décor se transforme sous nos yeux, lui aussi qui montre et qui cache, au point de devenir lui-même angoissant.
Le jeu est serré. Le suspense est à son comble dans cette partie de qui perd gagne où la perversité n'est pas celle qu'on croit.
Le spectacle est intense. Le jeu des comédiens est excellent et la mise en scène fait ce qu'il faut pour que les tableaux successifs nous mènent au dénouement quelque peu inattendu.

.....

www.laprovence.com ****

Stefan Zweig n'aurait pu imaginer une meilleure mise en scène de sa nouvelle ! Le choix d'Elodie Menant d'adapter ce texte d'une grande intensité dramatique dans une ambiance inspirée d'Hitchcock est terriblement audacieux, et fonctionne parfaitement.

D'une histoire en apparence banale, Irène trompe son mari Fritz, on bascule dans un thriller amoureux qui nous prend aux tripes. La tension monte crescendo dans ce couple : le mari soupçonneux est de plus en plus oppressant pour sa femme, étouffée par son angoisse qu'éclate la vérité. Une crainte qui vire à la psychose avec les interventions d'un troisième personnage, Elsa, véritable allégorie de la peur qui hante Irène, et dont on finit par redouter la présence sur scène.

Le mensonge devient manipulation, qui elle-même explose dans une violence totale. Ce que souligne un décor amovible qui petit à petit se rétrécit sur Irène, une cage de folie qui symbolise sa descente aux enfers. Le dénouement quant à lui vient éclairer toute la réflexion sur le couple entreprise dans l'œuvre. On en ressort épuisé mentalement, mais conquis !

.....

- **2014**

licra ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme

La pièce de Zweig relève du théâtre de l'intimité, de ce concentré d'humanité, le couple et son double absent, l'amant. Car c'est sans doute là que tout commence pour Zweig et que tout peut basculer d'un instant à l'autre : notre humanité au risque de ce qui peut toujours la nier tout en procédant d'elle, notre inhumanité.

Histoire banale et ordinaire en apparence : une jolie jeune femme s'ennuie dans son mariage ; son mari, un jeune avocat la néglige. Se sentant délaissée elle prend un amant pour se sentir vivre et aimée. Mais une femme l'aborde, prétendant être l'épouse trompée de l'amant : elle lui extorque de l'argent pour prix de son silence. Elle revient et s'acharne, enfermant peu à peu la jeune femme dans un silence et une accumulation de mensonges qui la détruisent et l'emmènent au bord de la folie… Un soir pourtant sa maître-chanteuse lâche un demi aveu : il suffirait qu'elle cesse de mentir à son mari pour être débarrassée d'elle ; « bientôt elle comprendra »…

Montée comme un thriller haletant, les pièces de la maison comme incrustées sur la scène, un microcosme dans le macrocosme du monde qui est juste là, en bordure de scène, la pièce de Zweig est servie par un magnifique trio d'acteurs. La peur, la terreur et la pitié nous saisissent peu à peu, nous tenant en haleine, le cœur au bord des lèvres : nous les éprouvons et les épurons, c'est à dire que nous en comprenons toutes les subtilités. Une leçon d'une acuité et d'une affolante précision sur la nature des émotions qui nous agitent et qui peuvent nous élever comme nous abaisser.

---

www.froggydelight.com

Comédie dramatique d'après Stefan Zweig, mise en scène de Elodie Menant, avec Renaud Danner, Helène Degy et Ophélie Marsaud.

Rien ne va plus dans le couple qu'Irène Wagner forme avec Fritz, son mari avocat, qui la délaisse un peu plus de jour en jour pour son travail.

Tandis que le couple se disloque, la liaison entretenue par Irène avec un professeur de piano, et dont une mystérieuse femme semble être le témoin, donnera à ce quasi huis-clos une tournure à la fois angoissante et fantastique entre Hitchcock et David Lynch.

Avec "***La Peur***", **Elodie Menant** nous offre une splendide adaptation, à la fois respectueuse du style original et empreinte de modernité, qui traduit bien la montée de l'angoisse de la nouvelle implacable de **Stefan Zweig**.

Il y a bien en effet quatre personnages dans ce thriller: Irène, Fritz, Elsa (la femme de l'amant d'Irène, qui la fait chanter) et enfin la peur qui s'insinue dans le foyer et en paralyse la communication, poussant Irène à s'enfoncer inéluctablement dans le mensonge sans échappatoire possible.

L'ingéniosité de la mise en scène d'Elodie Menant alliée à la qualité du texte de Zweig bâtit pièce à pièce le puzzle de cette angoissante histoire, en en dynamisant le récit et en faisant très lentement monter le suspens, nous proposant une atmosphère tendue et étouffante.

Des panneaux tournants changent l'ambiance des scènes avec fluidité et les tableaux s'enchaînent efficacement sur des rythmes de l'époque. Scénographie, costumes (de **Cécile Choumiloff)**, bande-son : l'esthétique de ce spectacle est cohérente et concourt à en faire une brillante réussite.

Dès les premières scènes, les comédiens admirablement bien dirigés, lancent les chevaux à grande vitesse et le rythme ne faiblit pas. Dans le rôle d'Irène, **Hélène Degy** accomplit une très belle performance et traduit avec subtilité l'évolution de son personnage. Elle est magistrale.

Face à elle, **Renaud Danner** est vraiment convaincant dans un rôle pas évident à jouer. Enfin, **Ophélie Marsaud** impose dans le rôle d'Elsa, une présence énigmatique.

On est donc plus que conquis par cette nouvelle création qui devrait convaincre autant que "La Pitié dangereuse", réussite absolue des saisons précédentes. Beau travail !

……

Reg'Arts www.regarts.org
Spectacles, expositions, événementiel

Après La pitié dangereuse, Élodie Menant adapte cette fois une nouvelle de Zweig : La peur.

Elle nous en offre une version captivante qui tient en haleine de bout en bout jusqu'au coup de théâtre final, décortiquant habilement les sentiments des personnages prisonniers de leurs mensonges.

Elle en a parfaitement saisi la psychologie et utilise intelligemment le décor comme ressort dramatique supplémentaire.

Le décor mobile nous fait voir l'action selon différents angles de vue dans un découpage quasi cinématographique baigné d'une atmosphère très hitchcockienne qui aurait pour image « fenêtre sur cour », et pour son « Les oiseaux ». Clins d'œil soulignés par d'élégants costumes années 50.

Cette véritable descente aux enfers d'un couple qui ne se comprend plus est remarquablement servie par un trio d'acteurs talentueux avec dans le rôle d'Irène une Hélène Degy absolument époustouflante et un Renaud Danner qui campe un Fritz à la fois rigoriste et tourmenté.

Ophélie Marsaud dans le rôle d'Elsa fait intelligemment monter la tension jusqu'à la dramatique et bouleversante scène finale.

Une vraie réussite saluée avec enthousiasme par un public conquis.

Nicole Bourbon

http://www.laprovence.com/ La peur (****)

Dans un décor des années cinquante parfaitement exécuté, la metteur en scène Elodie Menant apprivoise l'angoisse en adaptant très intelligemment la nouvelle de Stefan Zweig, parue en 1910. Irène Wagner, femme au foyer, est le personnage central d'un quatuor angoissant : elle même l'infidèle, son mari, l'amant, et la peur incarnée par un personnage, Lisa. Au sein du foyer chaleureux s'installe un climat de culpabilité, de manipulation et de crainte torturante. Ce huis-clos mouvant ne vole pas sa comparaison au grand cinéaste Hitchcock, pour cause, « Fenêtre sur cour » en est l'inspirateur. Et ça fonctionne, le public est voyeur, il regarde par la fenêtre la montée de l'angoisse, de l'incompréhension, du mensonge et de la violence, assistant stupéfait à cette grande manipulation de l'âme. Le décor se meut au rythme du suspense, les murs se rétrécissent, la luminosité varie, l'étau de l'angoisse se resserre, affleurant la folie. Juste avant que, coup de théâtre, la vérité se dévoile.

.....

TLC TOUTE LA CULTURE

[Avignon Off] « La Peur » de Stefan Zweig : valse tendue et prenante

24 juillet 2014 Par Geoffrey Nabavian

Au Petit Louvre, la mise en scène d'Elodie Menant de la nouvelle de l'auteur autrichien nous fait pénétrer de façon plutôt haletante dans un esprit menacé. Un thriller théâtral de belle facture.

Note de la rédaction : ★★★★☆

Irène est une femme des années vingt, autrichienne, bourgeoise, féminine. Et malheureusement, infidèle. Un jour, elle se fait surprendre par la femme de son amant. Qui lui demande de l'argent. Et amorce un manège qui va continuer, continuer… jusqu'à terroriser notre héroïne.

Le schéma mis en place par Stefan Zweig est classique. Son intérêt est de proposer, en arrière-fond, une réflexion sur la vérité (le mari d'Irène étant avocat). La mise en scène d'Elodie Menant (qui avait déjà transposé *La Pitié dangereuse*) en exacerbe les couleurs. Physiquement, la talentueuse Ophélie Marsaud – la persécutrice – aussi petite et aigüe qu'inquiétante du fait de ses yeux perçants, est le contraire d'Hélène Degy, qui joue Irène. Et plus que le décor sur roulettes, qui virevolte et enferme le personnage principal, c'est le travail sur la lumière qui crée l'espace mental, attaqué par la menaçante Elsa. La présence de Renaud Danner vient créer le doute : rassurant ou menaçant ? Il sait être l'un aussi bien que l'autre.

Ces comédiens prennent leur temps, sans en faire trop. Ce sont eux qui impriment son rythme à l'histoire. Tout fonctionne : on suit l'héroïne. On la voit assaillie de fantasmes, qui n'en sont peut-être pas… Passer de l'attitude traquée à l'émouvant relâchement de la fin… Hélène Degy nous entraîne à sa suite. Et de manière simple, uniquement grâce à la présence d'Ophélie Marsaud, **la mise en scène transforme une scène ordinaire en vision mentale**. Un spectacle accessible, qui sait transmettre un texte, et dans le même temps être haletant. Allez donc vous perdre.

……

bscnews.fr

La peur : le thriller amoureux entêtant d'Elodie Menant

Par Mélina Hoffmann -L'une des pièces qu'il ne fallait pas manquer lors de cette session 2014 du Festival Off d'Avignon, c'est bien celle-ci !

'*La Peur*' est un thriller amoureux haletant qui met la trahison et la peur sur le devant de la scène. Irène, une femme adultère, se retrouve en proie à une angoisse permanente lorsque Elsa, la compagne de son amant, se met à la traquer et à la harceler, menacant de tout révéler à son mari si cette dernière ne lui remet pas de grosses sommes d'argent. Ce chef d'oeuvre de Stefan Zweig, remarquablement adapté par Elodie Menant et magistralement incarné par trois comédiens qui jouent avec leurs tripes, prend ici des allures de film hitchockien. La mise en scène, très contemporaine, qui fait le choix d'un décor mobile et adaptable, nous permet d'observer au plus près ce couple à la dérive qui communique sans plus parvenir à se comprendre. Tandis que les contours des pièces se déplacent pour créer d'autres scènes, nous passons du salon du couple à une ruelle sombre, à certains moments nous distinguons une silhouette à travers une vitre, parfois nous entendons certains personnages sans les voir... Chacun des personnages porte son lot de dissimulations et la frontière entre la vérité et le mensonge, la réalité et la folie, devient de plus en plus floue. Le

personnage d'Elsa apparaît de temps à autre comme une allégorie de la peur d'Irène, représentant les pensées de cette dernière. Ainsi, nous nous trouvons complètement immergés dans l'intimité des personnages. Irène et son mari font tous deux des efforts pour tenter de sauver leur couple du naufrage qui les guette - elle en quittant son amant et lui en travaillant moins -mais en vain. Ensevelie sous le mensonge, submergée par la honte et paralysée par la peur, Irène perd pied et la situation au sein du couple dégénère jusqu'à un dénouement aussi puissant que surprenant !

1h20 de vrai spectacle qui nous scotche à notre siège. Un grand moment de théâtre.

.....

blog philippe juvin

La peur, Stefan Zweig. Off d'Avignon

L'atelier théatre actuel propose « La peur » de Stefan Zweig. Mise en scène par Elodie Menant. Splendide adaptation qui tient en haleine les spectateurs. La psychologie des personnages et leur naufrage sont décrits de façon scientifique, comme s'ils étaient sous la lentille du microscope. On espère et on désespère avec eux. Le public sort assommé. Allez-y, une des meilleures pièces d'Avignon off 2014. Renaud Danner, corseté dans ses certitudes est magistral. Hélène Degy nous emmène en haute mer : va-t-elle se noyer ? va-t-elle trouver une main secourable ? Cette actrice est impressionnante et est l'expression faite femme de la détresse. Je donnerais cher pour qu'elle m'explique comment on peut rester indemne après une telle interprétation. Ophélie Marsaud est la peur incarnée. Un coup de massue.

.....

bonplantheatre.fr

La peur

par Jeanne-Marie Guillou

Ce spectacle est tiré d'une courte nouvelle de Stefan Zweig écrite en 1910 et publiée 10 ans plus tard. A l'origine, c'est l'histoire d'une jeune bourgeoise, mariée, aimée de son mari, qui le trompe néanmoins par envie de se divertir.

La jeune et très talentueuse Elodie Menant a adapté cette nouvelle dans les années 50. Cette fois, la jeune épouse, Irène (Hélène Degy), trompe son mari par désœuvrement plutôt que par jeu. En effet, son époux Fritz (Renaud Danner), avocat, passionné par son travail, la délaisse. Conscients l'un et l'autre, ils essaient d'améliorer la situation par le dialogue mais Fritz est vite repris par ses travaux. Irène finit par prendre un amant, Edouard, professeur de piano. Fritz se doute de quelque chose. Irène ment pour dissiper les soupçons et le malaise s'installe insidieusement. Bientôt, un troisième personnage entre dans la vie du couple, Elsa (Ophélie Marsaud), compagne d'Edouard. Elle n'aura qu'un but : faire chanter Irène. Prise d'une peur-panique, se refusant d'avouer la vérité à son mari, pour ne pas briser son ménage, Irène entre dans la spirale infernale du mensonge…

Monté comme un thriller, les rapports du couple se détériorent vitesse grand V. Le dialogue fait place aux disputes, les disputes à la violence. Le mensonge appelle le mensonge. Irène s'étouffe dans ses explications, la situation délétère l'enserre comme dans un étau, l'air devient irrespirable jusqu'à un dénouement inattendu…

La mise en scène très moderne d'Elodie Menant est maîtrisée, énergique et convaincante. Elle bouscule ses interprètes qui donnent le meilleur d'eux-mêmes. On les sent très investis dans leur rôle, au milieu d'un décor intelligemment modulable qui tient aussi un rôle. Les costumes nous replongent vraiment dans les années 50 où le début de la modernité commençait à dépoussiérer la vie étriquée des femmes au foyer. L'ensemble donne une belle cohésion et un spectacle passionnant, dense et puissant.

……

lebruitduoff.com

AVIGNON OFF : "La Peur" d'après Stefan Zweig / Elodie Menant / Petit Louvre du 5 au 27 juillet à 16h40.

La peur, cette hydre grouillante aux multiples têtes qui se régénèrent en se multipliant dès que l'on entreprend de vouloir l'éradiquer, est au centre de cette nouvelle de Stefan Zweig, maître en l'art de peindre les tourments humains. Contemporain de Freud, ce Viennois du début du siècle dernier (La Peur fut écrite en 1910), savait combien la culpabilité à l'œuvre distille goutte à goutte son venin pour gangréner la vie de celui, ou de celle en l'occurrence, qui l'abrite dans les replis de son être en souffrance. La mise en scène d'Elodie Menant, qui emprunte là à Hitchcock son art du suspense, plonge le spectateur dans le maelstrom de ses propres. conflits internes jusqu'à un dénouement, lui-même aux limites de la perversité « bienveillante ».

Irène, jeune et jolie femme bourgeoise du début du XXème aurait tout pour être heureuse (n'a-t-elle pas entre ses mains toute la parfaite panoplie de la ménagère comblée : un mari certes très occupé par sa profession d'avocat mais aimant, deux enfants que l'on devine beaux comme il convient à la classe aisée qui a de quoi les bien nourrir et les bien habiller, une servante dévouée, et une belle maison ?), si ce n'était cet imperceptible manque à vivre, ce malaise diffus de se sentir une fois pour toutes, installée dans une existence dorée qui lui échappe. Alors, un beau pianiste, recentré lors d'un concert où elle s'est rendue seule, excite son désir d'exister en dehors de la cage familiale où son existence se déroule jusqu'ici sans heurt. Il va devenir son amant qu'elle verra dans le plus grand secret ; sauf qu'elle, elle sait qu'il existe…

Les ferments de la culpabilité sont là tapis dans l'ombre. Et, il suffira que celle qui se présente comme l'ex-maîtresse du musicien vienne lui soutirer de l'argent en échange de son silence, pour que flambe en elle le démon qui va implacablement la ronger de l'intérieur. Incapable d'avouer sa « faute » à son mari, qui pourtant insiste du côté du pardon rédempteur en lui contant les cas qu'il a à plaider (« se reconnaître coupable s'est déjà être libre »), elle sombre dans les affres déchirants de l'angoisse que sa « faute » soit découverte,

d’autant plus que « la maitresse-chanteuse » se fait de plus en plus insistante. Cette descente aux enfers, orchestrée impeccablement, est rendue par un dispositif scénique qui met le spectateur dans la position du voyeur de Fenêtre sur cour.

La chute, imprévisible, et qu’on ne révélera pas ici, n’est une rédemption qu’en apparence : il est des pardons plus brûlants que les feux de Lucifer. Thriller, bien ficelé et qui inverse les codes du genre : la victime n’étant pas l’innocente mais la coupable, sauf que le bourreau en l’innocentant devient rétrospectivement le coupable de ses tourments…

Yves Kafka

……

http://coye29.com

Par Jacqueline Chevallier le Mai 29, 2015 | Dans Festival théâtral

De **Stefan Zweig.**
Cie Carinae et Atelier Théâtre Actuel.
Mise en scène d'Elodie Menant.

Il est coutumier de dire que le xxe siècle s'ouvre avec la guerre de 14. Ainsi la nouvelle de Stefan Zweig, écrite en 1913 (quoique publiée en Autriche en 1920) appartient au XIXe, au temps où les femmes de la bourgeoisie aisée ne travaillaient pas, se déplaçaient en fiacre et portaient des robes longues. L'écriture aussi est datée. Il s'agit d'un très court roman dans le style où Stefan Zweig excellait, avec une analyse psychologique fine et fouillée, décrivant les tourments d'une épouse infidèle en proie au harcèlement de plus en plus pressant d'une femme qui exerce sur elle un chantage qui ne cesse d'être plus exigeant : se faisant extorquer des sommes d'argent toujours plus importantes et n'osant en parler à son mari car il lui faudrait avouer sa faute, elle entre dans une spirale infernale de peur, de mensonge et de culpabilité et s'y enfonce inexorablement.

Suite:

Une jeune metteuse en scène, Élodie Menant, s'empare de cette histoire avec sa sensibilité d'aujourd'hui et décide de l'adapter pour le théâtre. Elle explique, au cours du débat qui suit la représentation, qu'il lui a fallu entre un an et dix-huit mois à peu près pour mûrir son projet et écrire le texte, les ultimes mises au point se faisant au contact des comédiens, à partir de leurs improvisations lors des premières séances de travail.
En pensant aux films d'Hitchkok, où les thèmes de la manipulation et de la culpabilité sont toujours centraux, elle décide de transposer l'histoire au milieu des années 50, dans une esthétique très nord-américaine. Il en résulte une grande cohérence dans les décors, les lumières, les musiques et les costumes. Les clins d'œil au maître du suspens sont nombreux, à commencer par le dispositif scénique qui met le spectateur en situation d'être voyeur de ce qui se passe chez les gens d'en face, comme dans "Fenêtre sur cour". Par la suite, le décor, très astucieusement, s'ouvre ou au contraire se resserre cruellement sur la malheureuse prise au piège, comme un animal affolé enfermé dans une cage ; ou bien il se met à tourner jusqu'au vertige. Quand elle arrive à desserrer l'étreinte qui l'empêche de respirer, elle s'approche de la

fenêtre et c'est pour entendre les criailleries des "Oiseaux". La paire de ciseaux qu'elle a dans la main et qui évoque "Le crime était presque parfait" est en réalité une fausse piste, comme les affectionnait Alfred Hitchkock ! Les ciseaux ne seront pas l'instrument d'un meurtre. On pense aussi à Edward Hopper : les volumes géométriques et l'éclat du soleil du matin sur les pans de murs rappellent le peintre américain.

Ce qui est spécialement réussi, c'est le contraste entre le personnage d'Irène, en robe claire et chatoyante qui virevolte avec grâce, et celui de la femme jouant le maître-chanteur, laquelle est engoncée dans une jupe serrée et un chemisier fermé jusqu'au cou, serré par une cravate, comme si elle représentait l'ordre et l'interdit, figure du surmoi freudien. Elle est comme une présence inquiétante qui ressurgit à tout moment, image obsédante de la mauvaise conscience qui ne vous lâche pas et dont il est impossible de se débarrasser, de sorte qu'on ne sait plus si elle représente un personnage réel ou une hallucination.

Il est certain que, par rapport au texte du siècle dernier, l'adaptation se devait de rééquilibrer les responsabilités entre l'homme et la femme dans la dislocation du couple. Il serait d'ailleurs plus exact d'intituler le spectacle "La peur" d'après Stefan Zweig, car aussi bien dans les grandes lignes que dans les détails, les modifications sont nombreuses par rapport au texte original. Mais c'est fait avec intelligence et finesse et les acteurs s'en emparent avec conviction. Alors que chez Stefan Zweig, le personnage masculin est bardé de bonnes intentions et que tout se termine heureusement, ici l'homme apparaît froid, préoccupé par son travail plus que par son épouse et celle-ci aura beau jeu de se défendre en disant qu'elle a été négligée. Ça commençait mal, mais ça se termine plus mal encore. À la fin, la scène est dévastée comme un champ de bataille sur lequel il ne reste que des vaincus. Chacun croyant pouvoir sauver le couple en perdition (l'une en s'enfonçant dans le mensonge, l'autre pris dans l'engrenage de la manipulation), tous les deux dans l'incapacité de parler et d'écouter, et malgré la bonne volonté dont ils essaient de faire preuve, l'un et l'autre ne font qu'agrandir jusqu'à l'infranchissable la faille qui s'était ouverte entre eux.

COMMENTAIRES DE SPECTATEURS :

J'ai beaucoup aimé cette pièce, parce qu'elle commence dans la lumière et qu'elle finit dans le vide. Les trois acteurs sont excellents. La perversité, la manipulation, le mensonge, la peur, tout est exprimé et le spectateur vit les tensions des personnages. Bravo!

.....

Revue-spectacles.com

Le Petit Louvre - du 5 au 27 juillet 2014

Mise en scène et adaptation d'Elodie Menant

Avec Renaud Danner, Hélène Degy, Ophélie Marsaud

La mésentente, la peur, la honte, tous les ingrédients dramatiques sont là pour que l'atmosphère sur le plateau devienne irrespirable. Les comédiens font monter la tension. Ils jouent au chat et à la souris. Qui trompe ? Qui ment ? Peu à peu la peur s'installe, la peur de

perdre ou la honte d'être démasqué. L'intensité monte à son paroxysme, portée par le jeu des comédiens. Le décor se transforme sous nos yeux, lui aussi qui montre et qui cache, au point de devenir lui-même angoissant.

Le jeu est serré. Le suspense est à son comble dans cette partie de qui perd gagne où la perversité n'est pas celle qu'on croit.

Le spectacle est intense. Le jeu des comédiens est excellent et la mise en scène fait ce qu'il faut pour que les tableaux successifs nous mènent au dénouement quelque peu inattendu.